

En couverture, l'équipe du LUSC en 1979, stade Charles Gide.

Debouts, de gauche à droite: Monsieur Lemable (Intermarché) qui a offert le premier jeu de maillots, Antoine Pascal dit l'américain, Robert-Jacques Guéra, Patrick Verfaillie, Eddy Boukhallout, Salvator Piras, Jean-Marie Tembuyser, Eric Devos, Roland Sgard et Jean-Paul Frémaux.

Accroupis: Joseph Lapôtre, Dominique Piras, Yves Catteau, Claude Catteau, Vincent Piras, Francky Voyer et Dominique Bastin

La belle
histoire

du Lomme
Union
Sporting
Club

*Le LUSC dédie ce livre à Jean-Paul Frémaux,
son premier président, aujourd'hui décédé.*

« Si la concurrence n'était qu'une forme de l'émulation, elle assurerait la victoire au plus moral, au plus dévoué, au plus altruiste, et alors elle serait un instrument de progrès et de sélection véritable »

Charles Gide

1847-1932

Dirigeant historique du mouvement coopératif français,
théoricien de l'économie sociale.

Introduction

Tous les petits clubs de football n'ont pas la destinée du Lomme Union Sporting Club. Et

pourtant, rien ne prédisposait cette équipe d'un quartier de Lomme à évoluer vers les sommets du championnat départemental UFOLEP. Rien, si ce n'est l'amitié entre une bande de copains, ceux du début, et d'autres qui le sont devenus. Rien, si ce n'est cet esprit familial qui règne au bout du Marais. Il n'est pas rare, ici, que les familles comptent encore une ribambelle d'enfants. Joseph Lapôtre, membre fondateur du LUSC, jeune retraité, déclare tout de go : « J'ai eu trois garçons et trois filles, comme mon père ! ». Et d'ajouter : « Bien sûr, les garçons font du football ».

Mais comme bien souvent dans la vie, l'histoire ne tient qu'à un fil, plus ou moins épais. Le LUSC, c'est avec le recul du temps, une belle histoire qu'il fallait narrer tel un roman. C'est une épopée que des hommes simples ont su écrire à coup de crampons et avec des ballons toujours

bien placés dans la cage adverse. Mais c'est aussi une aventure qui aurait bien pu ne pas exister. Vous le verrez, dans cette formidable histoire, il n'y a pas que le ballon qui rebondit. Il y a aussi le destin.

Dans les pages qui suivent, le tapis se déroule simplement devant ceux qui ont dans leur vestiaire un nombre de titres impressionnant. Dès les débuts du LUSC, le logo du club affiche la couleur. Ce sont les mains, les mêmes qui symbolisent la Coupe du Monde, qui se tendent vers un ballon. Mais ici, on n'a pas la grosse tête. Juste une envie de continuer à transmettre aux plus jeunes les valeurs du sport reçues comme un héritage. Ici, les éducateurs sont les disciples d'Aimé Jacquet quand il se fait indirectement leur porte-parole : *« L'important, c'est de faire comprendre aux enfants que seul le jeu est important »*. Celui qui a eu la responsabilité de la

direction technique nationale de la Fédération Française de Football en est persuadé : *« Le sport est le symbole de toute une société et on peut, avec un éducateur de qualité, bien formé, construire un enfant, l'éduquer au respect de ses partenaires, de ses adversaires, de l'arbitre, des règles »*.

Dans une période où les incidents se multiplient dans le foot amateur et où la préoccupation prend parfois le pas sur la passion et le plaisir, il était opportun de montrer qu'un club, c'est d'abord et avant tout une histoire humaine. Des hommes surtout et des femmes aussi ont porté haut et fort la réputation du LUSC. Les joueurs d'aujourd'hui, du plus jeune au plus ancien, doivent le savoir. Pour ne pas l'oublier d'abord, pour parfois l'apprendre et pour prorroger son esprit enfin. Car si les joueurs sont

de passage, comme les dirigeants, le club lui reste. Enfin, il doit rester. Sinon il meurt.

La belle histoire du LUSC, c'est trente années de vie sportivement vécues. C'est autant d'années de passion gagnée sur la fatalité de l'abandon. C'est autant de petites histoires. C'est enfin un témoin passé dans de bonnes conditions. C'est un état d'esprit qui demeure mais qui doit sans cesse être remis au goût du jour. C'est aussi cela le sport, une ambition qui fédère mais qu'il faut réexaminer après chaque match. Une belle école de la vie, en somme !

Denis Vinckier
www.tracines.fr

La fondation

Il y a des histoires qui ne s'inventent pas comme celle de ce club d'amateurs du Café Lomme Bourg. Au début des années soixante-dix, l'équipe a bien un dirigeant, Jean-Luc Herrant, un stade, celui de la Maison des Enfants, un siège, le Café de Lomme Bourg. Un lieu de rencontres situé à deux pas de l'église. Un lieu qui grouille de monde et où les artistes passent comme les musiciens à Jacques Defer. Le premier jeu de maillots porte la couleur orange. Celui qui raconte cette histoire, c'est celui qui va donner vie au LUSC, qui n'est pas encore né. Un certain « Jojo » pour Joseph Lapôtre. Un véritable ambassadeur du ballon rond. Un homme qui sait prendre du recul. Un homme fier d'avoir su porter sur les fonts baptismaux, un club, un vrai. Le LUSC, c'est son bébé, son quatrième fils, lui qui en a eu comme son père, trois plus trois filles. C'est son beau frère mélomane, Patrice Pouillier, dit « Titiche »

qui l'a emmené faire du foot de quartier, lui qui pratique le football d'une manière sérieuse et disciplinée au FC Pacot Lambersart. Il est devenu urgent de redorer le blason de cette équipe du Café de Lomme Bourg, qui manque cruellement de joueurs et de meneurs. On joue contre des petits clubs des villes alentours comme Beaucamps-Ligny ou Lompret. Pour enrichir l'équipe, Joseph Lapôtre fait entrer son frère Roland et un certain Jean-Paul Frémaux, qui ne connaît rien au sport en général et au football en particulier. Son truc, c'est la comptabilité. Loin d'être un handicap, nous verrons que cela aura son importance.

Donc, on se résume. On a d'un côté, Jojo. Il est engagé au Pacot qui dispose d'un entraîneur hors pair, Claudy Bonnet. Il en parle avec encore des pépites dans les yeux. « Il avait un bon physique. Il était plus jeune que nous » se

souvent t-il. Avec lui, ils ont monté les échelons du championnat. De l'autre côté, on retrouve Jojo, le même, qui fait les matchs amicaux avec l'équipe du Café de Lomme Bourg. Voilà, c'est simple, Joseph Lapôtre joue sur les deux tableaux. Celui où il récolte facilement les honneurs en championnat de France. Et celui plus difficile où tout est à faire mais où il commence à s'investir. Sans le savoir, c'est une grande aventure qui commence.

Du côté du petit club de Lomme, on n'est pas vraiment organisé. Jean-Paul Frémaux accompagne Roland Lapôtre le dimanche après-midi. Ensemble, ils vont voir évoluer Joseph qui a le foot dans les veines et la technique dans les mollets. Cela remonte à son enfance, quand il habitait au 36 du groupe Fabien, du côté droit de la Rue de l'Égalité. L'époque où on jouait contre la Rue Thénard. Tous les soirs après l'école et

aussi tous les jeudis, le jour du repos hebdomadaire. L'époque où il était plus facile de casser les carreaux de Madame Devos avec des boulets de canon que de marquer des buts. Avec des chaussures de fortune, sans crampons, on devait slalomer entre les épaisses bordures. Et que dire du ballon fait avec des bandes de cuir, mal cousues mais fait à la main. Jojo a appris le foot dans les rues du quartier. Cela, il ne l'oubliera jamais. Son quartier, c'est son terrain un peu comme les ports étaient le premier terrain de jeu des Britanniques venus travailler en France à la fin du XIXème siècle. C'est eux qui ont importé cette nouvelle pratique en France, proche cousine du rugby qui a laissé sa place au football le 8 décembre 1863, le jour il fut stipulé que le croc en jambe et le hacking étaient interdits, de même que l'usage des mains pour saisir ou pousser ses adversaires. Semblant de rien, cette révolution douce a fait des émules

puisque notre pays compte, plus de cent ans plus tard, presque deux millions de licenciés.

Si Joseph Lapôtre est allé jouer ailleurs, c'est parce que le quartier n'avait pas de club et qu'il était bon joueur. Bon au sens de talentueux. Cette définition du talent qui ne doit pas être loin de celle développée par le formateur des Canaris, Jean-Claude Suaudeau : « Le joueur de talent, c'est celui qui sait se placer dans les meilleures conditions pour recevoir le ballon et qui sait placer ses partenaires dans les meilleures conditions pour le recevoir ». Ce qu'il s'attachera à démontrer chaque week-end sur les terrains.

Jean-Luc Herrant s'était renseigné pour évoluer en 3F comme on dit. Les trois initiales pour Fédération Française de Football, laquelle succède en 1942 à la FFFA qui organisa le

premier championnat professionnel en 1932. Avant qu'il ne s'autonomise après-guerre puis s'organise en Ligue Nationale de Football en 1981. Pour la 3F, les délais passent pour le LUSC. Le club a des amateurs mais pas de laisser-passer pour ses joueurs. Jean-Paul Frémaux s'était, lui, renseigné de son côté pour se lancer en UFOLEP. Née en 1928, l'Union Française des Œuvres Laïques et Sportives est une fédération affinitaire multisports qui a pour ambition de former des citoyens sportifs, acteurs de la société. Ce qu'ils veulent maintenant sans bien l'avouer, c'est que Jojo quitte le FC Pacot Lambersart. Jouer des matchs amicaux, il veut bien. Quitter son club qui vient de monter en quatrième série, là c'est trois fois non. « C'est comme si on prend Zidane pour jouer en division d'honneur » plaide t-il encore avec un zeste de modestie. L'homme l'est profondément. A l'époque, sa réponse est tranchée. Il ne peut pas.

Eux attendent après lui. Lui a rendez-vous avec l'histoire de son quartier, semble-t-il. Elle aurait pu en rester là sans un coup de pouce du destin...

Du Pacot, Joseph ne garde que des bons souvenirs. Et pour cause. Avec cette équipe, il a été champion en deuxième division. Il a joué nombre de matchs de Coupe à Hazebrouck, Lesquin, Loos, La Madeleine. Il y avait aussi les Coupes du soir, la Coupe Ampère. C'est à cette époque qu'il rencontre pour la première fois Bernard Muylaert, qui tenait un café sur Lille et qui sera plus tard président du LUSC. Au Pacot, tous les joueurs connaissent leur rôle. Jojo se souvient des levées de rideau à Boulogne. Pas comme au Café de Lomme Bourg, où personne, à commencer par Jean-Paul Frémaux ne connaissait les règles les plus élémentaires. D'un côté, tout le monde porte une licence. De l'autre,

il y a de la bonne volonté. Pour mettre l'équipe sur orbite, il a simplement fallu que le club du Pacot soit dissous. Voilà le coup du sort. Celui qui dessine une porte de sortie pour celui que l'on attendait, sans trop y croire. Ce jour-là, Joseph Lapôtre signe avec ce qui n'est pas encore le LUSC. Lui qui est chauffeur-coffreur-boiseur entre par la grande porte du petit Club du Café de Lomme Bourg. Lui qui s'entraînait doublement aura maintenant une seule famille sportive. Celle qu'il va enfin créer avec la bande de copains. C'est donc lors de la saison 1975/1976 que le nouveau club va poser ses fondations.

Les jeunes se retrouvent rue St Vincent de Paul, à deux pas du stade en herbe mis à disposition par la ville. Le responsable des sports c'est Monsieur Degrugilliers. Les jeunes sont fiers. Ils disposent d'un stade. Maintenant, il faut

s'organiser concrètement. Rue St Vincent de Paul, on est chez Jean-Paul Frémaux. Ils sont une poignée dont Teddy Garbe, un professeur. Officiellement, le LUSC est parti de la Rue St Vincent de Paul. Ce jour-là, ils veulent trouver un nom. Mais aussi une couleur.

Tous sont d'accord, il faut parler du Marais, ce quartier auquel ils sont attachés. Le hic, c'est que de clubs, le quartier au sens large n'en manque pas. Les Portugais sont en première division du District. Ils évoluent à deux pas, sur un terrain de la linière Frémaux. Les Marocains ont également une équipe qui n'est pas encore en ligue. Une autre équipe s'entraîne rue Philippe de Girard. Comment faire ? Ils voulaient le Marais sans oublier Lomme. Le Marais, ce n'est pas possible. De sept heures du soir à une heure du matin, se souvient Jojo, les esprits sont torturés. Mais la bonne idée a germé sans que

Joseph ne se souviens précisément de quelle tête elle est sortie. Ils voulaient marquer l'union. L'union des familles du quartier. C'est alors que quelqu'un a dit : « On enlève le O du LOSC, on met un U pour Union ». Le LUSC est né. LUSC comme Lomme Union Sporting Club. Comme un clin d'œil à ce premier club français du Havre, le HAC né en 1872. HAC comme Havre Athletic Club. Pas mécontents du tout de leur trouvaille, l'équipe en a informé le LOSC, pas mécontent de de son côté de trouver dans la commune voisine un cousin pas si éloigné.

Après le nom, on entreprit de choisir des couleurs. Pas d'ambiguïté, on prendra les couleurs de Lomme, le rouge et le jaune, même si d'emblée on affiche l'indépendance du club. Joseph propose que l'on marie les bandes comme au FC Monaco ! Le symbole est adopté. Comme celui qui consiste pour le logo à mettre

un ballon entre deux mains tendues, « comme celles qui portent la coupe de monde » explique Joseph Lapôte. Rien n'est laissé au hasard. Le LUSC est sur de bons rails. Ceux qui mènent droit aux buts adverses.

En 1975, le LUSC est créé mais pas homologué. Histoire de paperasseries. « On a perdu une année » se souvient Joseph. Mais l'équipe composée d'amateurs a passé son temps à faire des matchs amicaux. Elle n'a donc pas perdu tout son temps. Là, derrière la maison des enfants. Sur ce terrain de fortune, sans vestiaire. Mais comme ils disent, à l'époque, on a le terrain, c'est gagné. Les matchs amicaux permettent de tester les bonhommes. Joseph se souvient de la première recrue de qualité, un certain Yvon Devos. Débaucher des gars, cela n'a jamais été dans la tête des dirigeants du LUSC. Nous verrons comment, plus tard, le

LUSC fut, malgré lui, l'objet de bien des convoitises. Certaines années, ce sont des équipes entières qui furent pillées par des sergents recruteurs venus d'ailleurs. Yvon Devos, lui, évoluait jusqu'alors à Délivrance, dans la section football des Sports Réunis de Lille-Délivrance (SRLD). « C'est le premier que j'ai réussi à avoir » raconte modestement Joseph. Il avait dix-huit ans. C'est lui, le bon ailier du club concurrent qui donnera le coup de main décisif à Joseph. Rentré dans le championnat, avec à sa tête un président qui n'a jamais joué au football et qui fait même office de remplaçant sur le banc de touche, le LUSC est né.

Il ne faut pas le chatouiller longtemps pour que le père du LUSC retrouve ses petits, l'équipe des débuts. Derrière le libéro-stoppeur, on retrouve pêle-mêle, Roland Lapôtre (Demi), Yvon Devos (Ailier-gauche), Jean-Marie Tembuyser

(Arrière-gauche), Manu Pereira (Demi-gauche), Teddy Garbe (Avant) et son frère de seize ans (Géry, avant-centre), Antoine Pascal et son frère, Serge Lamourette, un de ses copains policier comme lui, Jean-Pierre Delobel, Robert-Jacques Quéva et le seul remplaçant et douzième homme, un certain Jean-Paul Frémaux.

Dans les deux, trois mois qui suivirent l'annonce de la création du club, il fallait une ossature solide pour affronter le calendrier sportif. Au titre des gens mûrs, c'est Paul Lapôtre, le père de Joseph et Roland qui est admis dans le cercle comme Président d'honneur du LUSC. A cinquante ans, lui qui est boxeur et qui n'aimait pas plus le foot que cela, sera chargé de l'ordre. C'est-à-dire des vestiaires et de la surveillance du stade. Un poste honorifique qui comporte son lot de responsabilités. A l'époque, il faut huit dirigeants pour former un club qui se

respecte et qui respecte surtout le règlement en vigueur. Pas de problème, le premier président du LUSC cumulera les casquettes : président et secrétaire. Pas de quoi faire peur à ce comptable respecté pour sa grande rigueur. Joseph lui cumulera la charge de vice-président avec celle de joueur et d'entraîneur. Quand il repense à ses premières années, Jojo pense à toutes ces lessives qui ont fini par user plusieurs générations de machines à laver. C'est qu'à chaque match, on devait laver tous les shorts, toutes les paires de chaussettes et tous les maillots. Les premières années de rodage ont permis de prendre des dispositions comptables. Pour assurer le lavage, le repassage et payer les cannettes, il fallait apporter cinq sous avant le match. « On arrivait à récolter trente francs dans le mois » selon les périodes, calcule Joseph. Sa femme a été mise à contribution pendant des années, sans rien dire. Mais c'est elle qui n'a

jamais voulu que son mari prenne totalement les rênes du club. Certes, elle n'aime pas le football. Elle veut bien faire les lessives. Mais elle ne veut pas que sa passion emporte tout sur son passage. Celui qui a fondé le club ne sera donc jamais président. Simplement Vice-Président. C'est ainsi. Sa modestie est intacte. S'il avait du le faire, c'eût été en mémoire de Jean-Paul, le premier président, « un très bon gars, une tête pensante ». La réussite du LUSC tient dans cette alchimie des postes. Les ambitions sont toujours passées au second plan. Du boulot, il y en avait pour tout le monde. Chacun était différent. Jean-Paul a mis le LUSC sur de bons rails financiers en apportant souvent des fonds sur ses propres deniers. Le père Lapôtre, nous en avons parlé. Délégué à la police de l'ordre. Joseph à la technique et à l'entraînement. Le frère, lui, était le sélectionneur. Une tâche trop lourde pour Joseph, qui connaissait tout le monde mais qui

ne voulait pas trancher. Lui entraîne, Roland forme la chaîne capable de l'emporter.

Mais pour faire fonctionner un club, il faut du monde. « Les Sgard arrivent » se rappelle Joseph. Roland Sgard, jeune et talentueux lui aussi, sera arbitre de touche. Les débuts du LUSC sont prometteurs. Chaque année, le nouveau venu du championnat abat ses cartes. Au bout de deux années, en quatrième division UFOLEP, l'équipe du Marais termine en seconde position. Elle monte de poule. L'année suivante, elle finit encore deuxième. Elle monte encore d'un cran. A partir de là, elle ne joue plus à la Mitterie mais dans le quartier, sur un nouveau terrain, baptisé du nom de Charles Gide, la rue adjacente. Un terrain que doivent se partager les Portugais qui jouent l'après-midi du dimanche et le LUSC le matin.

En 1981, le LUSC est champion en première division du championnat. Les recrutements s'accélèrent à mesure que le club s'avance. Bientôt c'est la promotion d'honneur qui s'ouvre devant l'équipe. Puis l'honneur. Les vedettes arrivent comme Florimond Detré, qui a remporté la coupe de France amateur avec Jean Macé Tourcoing. Placé au milieu de terrain, il a une compétence qui manque au LUSC, celui de distribuer les ballons. En excellence, Eddy Boukhalout, arrive. Avec Jojo, ils font sensation. « Là, c'est plein de monde. On atteint le summum » se souvient Joseph Lapôtre qui restera le meilleur buteur de la première année avec treize buts et le meilleur buteur de la seconde année avec quinze buts. Eddy, qui était le deuxième distributeur de ballons avec Florimond, force toujours l'admiration de Joseph. Ce n'est qu'avec lui qu'il a mis des buts. Ces

points qu'il ne s'approprie pas mais qu'il redistribue justement.

Ainsi va la vie du LUSC, ce club de quartier. A force de travail. A force de fonctionner sous la houlette d'un solide quatuor de dirigeants, le club finit par s'imposer. C'est à ce jour, le plus titré des clubs Lommois. A son palmarès, il peut revendiquer la coupe Delabre mais aussi quatre coupes Gauthier et une demi-finale perdue à Toulon. C'est aussi la période où le poids des familles se renforce. On parle des Lapôtre bien sûr, mais aussi des « Masse », des « Sgard », des « Devos », des « Voyer », des « Piras », des « Catteau », des « Obin », des « Bouyagui », des « Courty », etc. Au LUSC, toutes les familles du quartier ont leur place. Sans que personne ne revendique la première. On s'entend au service du LUSC. On chausse

les crampons aux plus jeunes que l'on commence à mettre sur les stades.

On s'attaque à toutes les coupes. Pour faire les déplacements, Jojo se souvient : « On allait voir le maire Arthur Notebart et on demandait une subvention ». Car pour concourir en Coupe, il fallait déjà verser une belle somme, quelques milliers de francs. Que de souvenirs à Clermont-Ferrand, Dôle, Marseille, Tours, Toulon, Paris et Reims où le LUSC a inauguré le nouveau complexe en quart de finale de la coupe de France !

Les questions financières, au LUSC, on a toujours essayé de les résoudre. On a vu comment on faisait des économies pour lessiver les maillots. Pour faire rentrer un peu d'argent dans les caisses, on a commencé à organiser des rendez-vous festifs. Combien réclament

encore aujourd'hui ces fameux matchs des hommes contre les dames ! Les supporters ont toujours eu une grande place dans le club. Particulière. Joseph Lapôtre le reconnaît : « Sans eux, pas de club ! Il y avait des Mousquetaires, Lefevre, Van Stelandt, Dubus, Wambre. Ils étaient toujours là ! ». Alors, lors de la fête, on faisait un geste en leur donnant une bouteille en plus. Comme à Pâques, moment choisi par le LUSC pour organiser son traditionnel tournoi. A Pâques, comme l'OSML. Un choix stratégique ? Assurément.

Joseph Lapôtre est intarissable sur le LUSC, tant il en est devenu fier. « C'est mon bébé » lâche t-il. Parce qu'il n'a pas pris la présidence (à cause de sa femme qui ne voulait pas), la présidence est revenue après celle de Jean-Paul Frémaux (décédé à 45 ans des suites d'un cancer) à une femme de joueur, Madame

Andrée Ansart. Sous son mandat, le LUSC gagna sa première coupe de France à Mortagne du Nord. Nous sommes en 1990. Après elle, c'est un sacré gaillard, un routier des stades, pigiste à Nord-Matin, le journal de la démocratie-socialiste et du football, qui va prendre la direction des opérations. Nous y reviendrons. Car c'est sous son mandat que le LUSC a atteint les sommets du championnat UFOLEP. Par deux fois, en 1995 et en 1996, le LUSC termina premier en excellence Nord. Une récompense qu'il cumula avec le gain de la Coupe de France Henri Gauthier.

Après, ce ne fut pas le descente aux enfers, mais le début d'une autre période. Les joueurs avaient tout gagné. C'est Bruno Devos qui reprend la présidence. Parce qu'il ne pouvait pas aller plus haut en UFOLEP, il avait cru bon devoir double-affilier le LUSC, en championnat

UFOLEP et en 3F. Pour jouer en 3F, il fallait avoir deux équipes distinctes et donc deux équipes différentes de dirigeants. Un défi pour le LUSC, habitué à s'arranger dans la plus franche camaraderie et dans un championnat dont il avait fini par connaître l'ensemble des contours. Les temps sont durs. Pour Joseph, c'est le temps d'arrêter. Pas par dépit car il est fier du club. Mais dignement, après trente sept années de football, il entend logiquement laisser les rênes. Certes, il est blessé. Une entorse au genou. Une raison objective pour raccrocher les crampons. Mais pas d'abandonner totalement les vestiaires. Et puis les fils continuent l'aventure. Cette année, ils seront tous de retour au LUSC. Entre deux, des jeunes dirigeants se sont ancrés dans le club. « Heureusement qu'il y a des garçons comme Christophe Demuyter pour épauler » glisse encore Joseph comme un soulagement. Et d'ajouter : « Il faut sans cesse continuer à faire

progresser le club ». Joseph Lapôte se souvient avoir fait des jeunes pendant quinze ans. Avec eux, et c'est sa fierté, « il a tout gagné ». Souriant quand il en parle, il fait la liste des coupes du Nord, des coupes de district et des challenges. Il ne peut pas oublier ce grand tournoi des mille équipes à Courrières. Le célèbre commentateur Jean Crinon était là. Le LUSC a emporté la finale face à Baurain.

« Tous ces jeunes que j'ai eus... en plus de mes garçons ». Il rêve. Christophe, Nicolas, William, Issa, Francis, David, Michel, Mickaël, Philippe, Francky, Boussad, etc. C'est à eux qu'il a transmis sa passion du football. « Gamin, on passait des heures à jouer. On apprend sur les autres. On observe ». Après la galère des débuts, il a su inculquer des valeurs physiques et sportives. Courir, faire trois tours du stade, cela tout le monde doit le faire. Mais pour lui la

condition physique, c'était le préalable. Après, et après seulement, on peut développer une tactique de jeu. Sa philosophie est simple : « Le ballon, il doit atterrir dans le but ». Comment y parvenir ? On change si nécessaire la tactique pour casser celle de l'équipe adverse. Simple ? Pas si sûr. Apprendre à doser, tiens voilà une autre recette de Joseph Lapôtre. Avec Pascal Antoine dit « Pietro », il élaborait des nouvelles techniques. Mais là, nous n'en saurons pas plus. Chacun le sait, le sport a ses secrets. Certes, il y a bien la technique mais aussi cette fameuse intelligence du jeu. Car tout se passerait finalement au niveau de la prise d'information...

Toujours est-il que les recettes à Jojo, elles fonctionnent finalement très bien. Les sergents recruteurs viennent au LUSC repérer les meilleurs éléments. Trois jeunes sont partis au LOSC, Pascal Garaux et deux fils de Joseph,

Christophe et Nicolas. Les départs sont des épreuves pour le club mais aussi une chance pour les joueurs. Ce qui guette le plus un club, ce n'est peut-être pas la fuite de ses joueurs mais la crise des dirigeants. Comment vous faites avec une équipe et une seule voiture ? « Vous ne pouvez pas les mettre sur le toit ! » lance t-il. Là-dessus, Joseph se rassure : « On a de bons dirigeants. Ils ont ramené des jeunes ».

Et de conclure avec un brin de nostalgie : « Au départ, nous n'étions pas partis pour autant d'années ». Des buts, lui, personnellement, il en a mis. Et ceux qui étaient les plus déterminants, il les a mis à Lomme. Contre Vanhove, un pénalty. Et sur l'ancien Stade Jules Guesde. Au rang des bons souvenirs, il y a Reims. La moitié de l'équipe avait oublié sa tenue. C'est une équipe du LUSC dépareillée qui a mis une déculottée à l'équipe d'en face, pourtant bien habillée : 6 à 0.

Il parle aussi avec bonheur de son tandem avec Eddy, de ce record atteint des cent vingt-sept buts marqués dans un seul championnat et du centième marqué par Philippe Masse contre le Sacré-Cœur de Lille. Dans les souvenirs, les exploits reviennent sans cesse comme ces six buts marqués à eux deux, à la caserne St Ruth à Lille. Quatre buts pour Jojo et deux buts pour Eddy. Alors, il dit « un très grand merci à tous ceux qui continuent. Il leur souhaite bon vent. Grâce à des jeunes du quartier comme Momo (« Il est complet » dit-il hilare). Avec lui, on a su monter des équipes. Et puis, les habitants du quartier se sont toujours impliqués. Les enfants sont venus. La chance du LUSC, c'est que les dirigeants savent parler aux joueurs ». C'est peut-être aussi cela la plus belle recette du LUSC.

La transmission

Nous reviendrons plus tard et avec force détails sur la transition du club vers la 3F. Mais auparavant, il est important de regarder avec une loupe les années quatre-vingt dix. Elles sont déterminantes dans la vie du LUSC. A plus d'un titre. C'est l'époque où les fondateurs tournent la page, nous l'avons vu. Mais c'est aussi l'époque des grandes victoires en UFOLEP. C'est encore le temps des questionnements et des changements de cap. L'équipe première du LUSC, après le départ de Bernard Muylaert, évoluera en 3F. Un choix qu'il dit encore aujourd'hui n'avoir pas partagé.

Mais pouvait-il en être autrement pour ce grand militant du football, trois fois médaillé de la Jeunesse et des Sports ? La médaille de Bronze, il l'a reçue en 1971, celle d'Argent en 1983 et l'Or

en 1992, quand la socialiste Frédérique Bredin était Ministre des Sports. Mais il est également trois fois médaillé, et cela compte peut-être encore davantage, de la médaille de la reconnaissance UFOLEP. Elles portent la marque de la Ligue Française de l'Enseignement avec la mention « Pour service rendu à la jeunesse sportive ». L'UFOLEP, entendez l'Union Française des Œuvres Laïques d'Education Physique, c'est un peu sa seconde famille. D'ailleurs, il se dit Ufolépien. Un terme qui ne trompe pas et une bannière à défendre pour celui qui a été un communiste forcené durant toute sa jeunesse puis un vrai militant socialiste comme son père.

Son père, maçon de profession, c'est justement lui qui savait lui mettre des fessées quand il rentrait du foot avec ses chaussures trouées. A l'époque, nous sommes avant-guerre,

il joue à Moulins, le plus souvent avec des balles de tennis. Pendant la guerre, il se souvient de cet épisode, quand les Anglais ont quitté la France précipitamment. Nous sommes fin mai 1940. Les Allemands envahissent le Nord de la France. Dans leur fuite, les alliés ont abandonné leurs équipements sportifs à l'école. Bernard Muylaert est catégorique : « Ce n'était pas du vol, simplement du nettoyage ». Lui était déjà costaud mais pas si grand. Il trouve une paire de quarante deux, juste ce qui lui faut. Une aubaine pour le jeune sportif qui regarde dans le rétroviseur avec interrogation : « Ce n'était pas la vie de maintenant. Mes premiers devoirs, je les faisais avec une lampe à pétrole ». A cause de l'occupation, la vie est au point mort. Bernard a juste quatorze ans en mai 1940. On s'entraîne encore un peu mais la vie des clubs est en suspens. En ce qui le concerne, il se souvient : « On avait la chance d'avoir un terrain pas trop

loin, on longeait Diderot, derrière l'observatoire, et on arrivait au stade ». Le café du coin, c'était en effet les vestiaires. Peu de stades sont dotés comme de nos jours de « clubs house » comme on dit. Le Café du Stade, le Sporting, autant de noms qui en disent long sur leurs rapports étroits avec les clubs locaux. A la mi-temps, c'est au café que l'on prend un rafraîchissement. C'est aussi là que le match terminé, on peut prendre une douche.

Avec la guerre, des carrières ont certainement été brisées. Bernard évoque celui qui était alors de trois ans son aîné, Albert Vanderkerckove. Son grand copain. Avant-guerre, il avait joué à l'OL, l'Olympique Lillois. Puis à Fives, au Sporting Club Fivois. Les deux grands clubs de Lille. Rien à voir avec la Racing Club Lillois où Bernard s'entraîne. A l'époque, il n'y avait pas vraiment d'étalonnage. « Albert a

tout de même été au FC Toulouse » commente Bernard qui n'arrive pas à bien savoir ce que lui valait pour l'époque. Il pense qu'il était un bon élément. Il jouait « inter » dans un jeu qui voyait une ligne avant à cinq bonhommes, deux ailiers, deux « inters » et un avant centre. A dix-huit ans, il ne fait qu'un mètre soixante. Lui met cela sur le compte que pendant la guerre, on ne mangeait pas des croissants. Toujours est-il qu'il a rattrapé son retard en grandissant jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Ce qui n'est pas très courant. Il a en effet grandi de vingt centimètres en deux ans. Est-ce le foot, l'armée, la conjonction des deux ? Le mystère est entier sur cette croissance tardive et néanmoins heureuse. La hauteur gagnée lui permis d'envisager de jouer quelques fois dans la cage.

Mais le football n'était pas sa seule et unique passion. Son certificat d'études, il l'a

obtenu avec une dispense du Président de la République de l'époque, Albert Lebrun. En fait, il l'a passé à dix ans et demi. Il a dans la foulée obtenu le concours des bourses, ce qui lui a permis d'envisager une poursuite de ses études au Lycée Faidherbe à Lille. A dix sept ans, il sort avec un certificat secondaire de premier degré. Il se débrouille globalement et favorablement dans l'ensemble des matières, sauf peut-être en sciences naturelles et en dessin. Il le confesse encore aujourd'hui, les travaux manuels, ce n'est pas son fort. Le divorce de ses parents le perturbe comme l'ensemble de ses huit frères et sœurs. Au point de le voir arrêter ses études l'année du baccalauréat. Une déchirure pour celui qui aimait lire et écrire. Déjà. Il part comme apprenti dans la grande usine du coin, à Fives-Lille. Quand il se marie à vingt deux ans avec Renée, il laisse le foot sur la touche. Lucide, il analyse avec le recul des années : « Les

femmes, elles ne veulent pas qu'on joue ». Il met, comme d'autres avant lui et après lui, le sport qu'il aime entre des parenthèses. Histoire de pouvoir les ouvrir de nouveau plus tard. Il fait le chauffeur livreur pendant une décennie chez Byrrh. Mais pour rattraper le temps perdu, il court après les concours qu'il enfile les uns après les autres, un peu comme on enfile les maillots sur un stade. C'est qu'il veut se prouver, d'abord à lui-même, qu'il est capable de réussir. Il passe et emporte haut la main le concours de garde municipal à la ville de Lille. Puis celui de machiniste. A la communauté urbaine de Lille ensuite, il obtient le titre de receveur aux abattoirs. Avec des cours de droit suivis le week-end, il empoche une capacité. Une façon de gravir les échelons administratifs : commis, rédacteur, rédacteur-chef. C'est avec ce titre qu'il mena sa carrière, devenant un spécialiste des questions d'urbanisme et d'occupation des sols.

Comme il le dit lui-même, « J'aimais les concours. Il fallait bosser. C'était une belle revanche car je n'avais pas pu terminer mes études ». Et ajoute t-il avec un brin de malice : « C'est sportif aussi. Je n'ai jamais eu de chance au tiercé mais là je me promenais... ». Sa philosophie est limpide : « Dans la vie, il faut se battre, ne jamais renoncer ».

De 1958 à 1972, il s'occupe de l'AS Ampère, club du quartier de Wazemmes, qui valorise ses jeunes. Premier parallèle avec le LUSC. Dans Nord-Eclair, un certain Paul Hurseau fait des rubriques quasi-quotidiennes. Bernard Muylaert est lui entré au bureau du district lillois UFOLEP. Paul Hurseau, qu'il rencontre, lui lance un petit défi : « Puisque tu as l'air de savoir écrire, fais un papier sur l'AS Ampère ». Voilà comment un journaliste sportif est né. Celui qui était déjà cadre départemental

de l'UFOLEP et président de la commission de discipline, va avoir sa chronique dans le journal Nord-Matin, à partir de 1972. Une sacrée chance pour le LUSC qu'il ne connaît pas encore et pour cause. Ce n'est qu'en 1977 qu'il vient habiter à Lomme, Rue Kuhlmann, au 22, à quelques enjambées du stade Charles Gide. Il a trouvé là une maison qui lui plaisait, lui qui avait encore quatre enfants à la maison. Et comme il dit : « Quand ils s'en vont, ils sont encore plus là. Après ils sont huit... ».

Toujours est-il qu'à son arrivée à Lomme, il sait que le LUSC évolue en UFOLEP. Et pour cause, il tient la rubrique à jour. Il a fait simplement et rapidement connaissance avec le club de quartier. Celui dont il deviendra quelques années plus tard le Président. A la direction de Nord-Matin, on s'est vite aperçu que les articles sportifs dopent les ventes le mardi et

le mercredi. Quand Paul Hurseau arrête, Bernard prend les commandes. Il se souvient : « Je mettais en boîte la secrétaire de rédaction avec mes papiers tapés à la machine. C'était toujours trop long à son goût. Je lui demandais si elle rêvait de pages blanches... ». Des articles, il en a produits. Un papier sur un club, cela aide à la promotion. Bernard le sait et il entend en faire profiter un peu son nouveau club d'adoption, le LUSC.

Modestement, il avoue : « De temps en temps, je leur faisais plaisir ». Mais en retour, il admet : « J'ai eu la cote et le respect qui va avec ». Au LUSC, il ne méconnaissait pas les résultats engrangés par celui qui avait présidé aux destinées de l'AS Ampère. Ils écoutaient ses conseils. Tiens, il se souvient comment il prenait les garçons en main. Comme le fils de Joseph Lapôtre, Christophe. Des conseils, il est prêt à en

faire profiter le club. Dans Nord-Matin, il n'hésite pas à dénoncer le mauvais état du stade Gide. Histoire d'alerter les autorités municipales sur ce « stade atroce ». Comme ce jour où il a écrit que « les gars d'Auvergne sont remontés dans le bus avec des chaussures crottées ». A l'époque, le stade ne dispose pas de douche. Plus tard, engagé en politique dans la vie municipale, il saura faire marcher sa machine à klaxons.

Un bon ambassadeur, un bon conseiller. Arrivé au LUSC sur la pointe des pieds, il essaie d'être derrière le club de plus en plus. Comme président de la commission départementale de discipline, il en connaît un rayon sur les fautes à ne pas commettre et sur les sanctions en vigueur. Les joueurs trouvent à travers lui un excellent partenaire qui sait conseiller mais aussi enguirlander quand cela s'avère utile. Histoire de dosage.

C'est après avoir gagné la Coupe Delabre en 1990 que la présidente sortante, Madame Ansart, va lui passer le relais. Sous son mandat, le club prend de l'assurance en progressant bien dans les saisons des années 1991, 1992, 1993, 1994. Les belles années du LUSC avant l'apogée. Le LUSC est champion en excellence Nord lors de la saison 1994/1995 et réussit le doublé : vainqueur du championnat et vainqueur de la Coupe de France Gauthier lors de la saison suivante 1995/1996. Gauthier du nom de celui qui introduisit dans les années soixante-dix le football à sept pour les poussins, c'est à dire les plus jeunes. Bernard Muylaert n'en tirerait presque aucune fierté, juste le sentiment du devoir accompli. Il n'a pas été un président omniprésent, pas davantage qu'un président omniscient. Il ne cache pas la réalité. « Nous avons vécu une vie de club avec tout ce qui peut se passer. Des gars virés, il y en a eus ». Mais

l'essentiel était dans le management des entraîneurs. Sur Alain Bedu, comme bien d'autres, il ne tarît pas d'éloges flatteurs. « Il m'a donné un fameux coup de main », lui l'entraîneur qui a commencé comme arbitre sur la touche. La tactique, c'était Momo. Un Christophe Demuyter qu'il sait taquiner. « Encore une fois, t'as lu l'Equipe » savait-il lancer à celui dont il ne pouvait pas savoir qu'il présiderait un jour le LUSC. Mais qui a comme point commun avec lui d'avoir appris énormément d'Alain Bedu. Lui aussi. Nous y reviendrons plus tard. Bernard Muylaert a pour lui un lot de recettes simples. « On ne peut pas imiter les pros » explique t-il d'abord. Ensuite, il s'agit « d'adopter la tactique adaptée à l'équipe... en ignorant l'équipe adverse ». Les autres, on s'en fout. Enfin, avec lui, c'est l'attaque. Là, son cœur parle : « C'est le plus beau jeu. Avec ça, les gars sur le terrain s'amusent. Et puis, on raconte ce que l'on veut,

ça paye ! ». Là, comment lui donner tort au regard du fameux palmarès du LUSC placé sous sa coupe ?

Modeste, il saura le rester. Quand il arrive au club, les finances ne sont pas fameuses. Le LUSC a même dû emprunter de l'argent pour faire ses déplacements en coupe de France. A son départ, les caisses sont renflouées. Et pour cause, il multiplie les tournois. En plus de celui de Pâques, il ajoute celui de Septembre. Histoire de faire la braderie au Marais avec sa dose de moules et de frites. « Une fois, j'ai épluché cinquante kilos de moules. Et il n'y a que celui qui l'a déjà fait qui sait ce que c'est ». A l'époque, il est content que le maire Yves Durand passe régulièrement au LUSC. Bernard est conseiller municipal depuis 1989. Il tient Yves au courant des matchs. Quand une équipe vient de loin, le maire sait la recevoir en mairie. Des gestes

appréciés par Bernard. Jusqu'au doublé, il tient les rênes du LUSC. Après, c'est autre chose. En 1994, sa femme Renée est décédée. Ce jour-là, la passion en a pris un coup. « Avec son départ, ce n'était plus pareil » lâche t-il. Il reprend une photo de l'équipe, songeur. « Que des bons joueurs ». Il commence à les citer, Nicolas, Laurent, les frères... Bou... Et s'arrête net. « Ils étaient tous bons. En citer un, c'est faire injure aux autres ». Terminé. Que des bons souvenirs de cette époque. La transition est faite. Le club a connu les sommets de l'UFOLEP. Ce championnat que l'on disputait le dimanche matin. Car pour lui, préserver le dimanche pour la famille, c'était important. De là est venu son premier grief contre la 3F : « Comment tu peux aller faire un bon match si tu avales ta plâtrée à onze heures pour jouer à quinze heures le dimanche ? ». Et de se faire l'avocat de la cause UFOLEP qu'il a défendue pendant des années :

« Les femmes étaient contentes que l'on joue le dimanche matin ».

Au LUSC, parce qu'ils ont choisi de jouer en 3F et d'abandonner l'UFOLEP, il s'est fait une raison. Il suivra le LUSC de plus loin mais l'UFOLEP, il continuera. A son rythme, jusqu'à cette année. L'année de ses quatre vingt deux ans. Suite à une mauvaise histoire de discipline. Un entraîneur suspendu pour une année après avoir frappé un arbitre a été remis en liberté sur le terrain. Pour un vice de forme dans la procédure d'appel. Un vice de trop pour celui qui a consacré sa vie au respect de la discipline et à l'éducation sportive. Il a dit au revoir à l'UFOLEP, a raccroché ses crampons et ses stylos. Mais plus que jamais et parce qu'il a de bons yeux, il continue à lire. Enormément. Histoire de continuer à suivre tout ce qui se passe dans le milieu footballistique. Mais bien au delà. Il digère

les livres et revues en tous genres. Y compris celle de l'UFOLEP dont le dernier numéro traîne en bonne place sur sa table de cuisine. Histoire de continuer à vivre l'histoire sur le banc de touche. En spectateur attentif.

La transition

La transition du club va se jouer autour de trois personnages, trois relayeurs du football en général et du LUSC en particulier. Bruno Devos, au club depuis 1985, va assumer le passage du LUSC vers la 3F. Alain Bédu que Bernard Muylaert avait recruté comme entraîneur, va relancer la dynamique en 2002 comme président. Avant de passer le témoin à l'actuel président du LUSC, Christophe Demuyter, qui a pour ainsi dire été de toutes les époques. Mais il faut s'attarder sur la trajectoire de chacun d'eux. Chacune est singulière et pleine d'abnégation, c'est-à-dire remplie de sacrifice de soi au bénéfice d'autrui.

Bruno Devos est un homme discret et pour cause. Il se définit avant tout comme un homme de l'ombre qui n'a pas compté son temps au service du LUSC. Entré à vingt-cinq ans comme

joueur, il est raccroché les crampons la tête haute comme président en 2001. Pour un sport plus calme, la pêche qu'il pratique aujourd'hui avec d'autres copains dont des anciens du LUSC. On ne peut pas comprendre le type si on ne sait pas que depuis ses dix ans, il voue une véritable admiration pour le club de foot de Marseille. D'ailleurs, un peu comme on va en pèlerinage, lui va au moins une fois par an au stade Vélodrome. Histoire de cultiver cette passion qui remonte aux années soixante-dix, quand, sur le terrain, se côtoyaient dans un même amour du ballon rond, les Carnus, Basquier, Magnusson, Skoblar et les frères Zwunka. A l'époque, il collectionne déjà les albums, revues, journaux et catalogues en tous genres. En fait, sa modestie dû-t-elle en souffrir, il était incollable sur l'ensemble des équipes du championnat de France. Incollable aussi sur les coupes du monde, sur les gagnants de 1958 à

2006. Il se souvient même que la Coupe du Monde Jules Rimet avait été volée. Bref, l'homme a raccroché ses crampons pour la canne à esturgeons mais il n'est pas rare de le voir, sur les bords de l'étang de pêche, en survêtement arborant les couleurs blanches et bleues de l'OM. On ne se refait pas.

Mais l'histoire commence bel et bien dans le quartier, dans le groupe Fabien. Un groupe en U avec une grande place au milieu. Souvenez-vous, ce sont les carreaux de Madame Devos que le jeune Lapôtre cassait par inadvertance. Eric Devos fut des débuts du LUSC comme son frère Yvon. En fait, ce dernier venait de l'OSML et non pas des SRLD comme croit se souvenir Joseph qui l'avait « recruté ». Sa première conquête. Sa première prise. Bruno est le dernier des frères. Il a écumé les clubs alentours : l'OSML où il a joué de 1970 à 1976, l'Iris-Club où

il a fait la saison 1976/1977, Illies, l'ALEFPA, les SRLD où il a signé sans jouer et le FC MIN de Lomme qu'il a rejoint en 1980. L'année où il rencontrera un certain Alain Bédu. Bruno Devos est également un cibiste averti qui a présidé le Club Citizen Break puis le Club de Radio Assistance de Lomme. Une autre passion qui lui permis d'étendre ses antennes tous azimuts. Comme ce jour de 1984 lors d'un match de championnat opposant le FC MIN au LUSC. C'est son copain d'enfance, Philippe Masse, qui lui souffla, alors qu'il jouait dans les buts, que ce serait bien qu'il finisse par rejoindre le club du quartier. Ses antennes captent le message pas si codé que cela. C'est finalement ce qu'il fit l'année suivante, en 1985 donc. L'année où il joua contre ses anciens amis du FC MIN, cette fois dans les rangs du LUSC. Mais pas dans les buts. Vous voyez que l'histoire de ce club ne tient qu'à des fils, voire à des filets...

Le milieu des années quatre-vingt, c'est donc le moment où Bruno Devos, enfant du quartier intègre l'équipe comme joueur et le LUSC comme dirigeant. Son souvenir est clair : il intègre dans les premiers mois l'équipe resserrée autour de Jean-Paul Frémaux. « Un homme qui donnait l'envie de travailler avec lui » confesse celui qui fut un proche collaborateur. Il ne nie pas l'évidence, celui qui est parti bien trop vite, « était à fond dedans, à plein dans l'action, avec ses gestes propres ». C'est parce qu'il y avait cet exemple et cette confiance que Bruno Devos monta si vite dans le train de l'entraînement des plus jeunes. En fait, dans le staff, il est vite repéré comme un organisateur. Complémentaire des talents du Président. Discret mais apportant au club ce dont il avait besoin. Quand il faut remuer les choses, il est candidat. Quand ça végète dans une équipe, il sait le dire mais aussi

mettre en œuvre des actions correctrices. C'est son style, direct et opérationnel.

C'est sous sa houlette que le LUSC obtient pour ses jeunes son premier vrai trophée : une coupe régionale pour les minimes, ses protégés, lors de la saison 1986/1987. Pour lui, les choses sérieuses vont commencer pour le LUSC en 1989. Avec l'arrivée d'un entraîneur hors norme, Serge Voyer. Toujours la même histoire des familles. Son frère Francky est au club depuis ses débuts. Serge Voyer est de ceux qui vont, avec Bruno Devos, renforcer l'âme au club. Dans le football, on entraîne, on joue, on marque des buts. Mais il y a aussi les encouragements. En 1989, Bruno Devos se souvient avoir voulu la création d'un club des supporters du LUSC. Une idée pour dynamiser encore davantage le petit club avec son barbecue traditionnel mais aussi

sa touche d'animation et surtout les jeux pour les enfants.

En 1989, Jean-Paul Frémaux est toujours là. Bruno Devos se souvient de sa présence lors de la demi-finale quand le LUSC a reçu, à la maison, l'équipe de Tourcoing Blanc-Seau. C'était peu de temps avant la finale de Mortagne du Nord. C'était peu de temps avant le retrait définitif du premier président. A l'époque, l'équipe des cadres ne manque pas de bras et de cervelles : Manuel Pereira est un trésorier actif. Jacques Ansart, joueur et dirigeant comme Bruno Devos qui est lui, coach de l'équipe première mais aussi homme orchestre entre la ligne de touche, les feuilles de match, la buvette, etc. Le LUSC évolue en excellence du championnat UFOLEP. Une place à tenir. Chaque week-end. Bruno Devos est joueur et dirigeant. Une tradition. En 1990, lors de la finale de la Coupe

Marcel Delabre contre « l'épouvantail de l'excellence » l'AS Lys Lez Lannoy, il est remplaçant. Dans l'équipe, on retrouve Francis Lapôtre, le neveu de Joseph.

Avec le décès de Jean-Paul Frémaux, Joseph Lapôtre qui ne veut pas prendre la présidence, il fallait quelqu'un. Pour combler le vide et ne pas laisser le club partir à vau-l'eau. C'est une femme qui fit son apparition dans un paysage jusque là très masculin, l'épouse de Jacques Ansart. C'est donc à Renée Ansart d'assumer la lourde tâche de succéder à Jean-Paul Frémaux. Elle motive Bruno Devos en lui demandant de rester, lui qui était avec d'autres, une véritable cheville ouvrière du club. Sans eux, elle sait qu'elle ne pourra rien faire. Eux qui passent presque 7 jours sur 7 au club de la rue Charles Gide. Elle n'est là que pour faire la transition avec un certain Bernard Muylaert dont

nous avons longuement évoqué le parcours. Avec ce dernier, Bruno Devos avoue n'avoir jamais eu de problème. « Il savait que nous étions là, nous les Devos et Pereira » glisse t-il subtilement. La bagarre pour la présidence, cela n'existe pas au LUSC car chacun a sur la tête suffisamment de casquettes. Après la coupe Marcel Delabre gagnée en 1990, le LUSC s'est payé le luxe de gagner la coupe Henri Gauthier deux années de suite avant le doublé. En 1992 et en 1993. Avant la transition qui a vu la tâche d'entraînement passer de Serge Voyer à un trio composé de Bruno Devos, Manu Pereira et Pascal Houtekette. « On n'a pas gagné la Coupe mais on est resté en excellence dans le peloton de tête » assume celui qui avait plus spécialement en charge l'équipe première. Cette charge, ils l'ont assumée avant que Bernard Muylaert ne fasse appel à Alain Bédu, ancien compagnon de Bruno Devos au FC MIN. A

l'époque, il convient d'opposer les hommes de l'ombre à ceux qui sont montés en première ligne. Histoire de tempérament. Histoire d'ambition aussi. Elles sont inévitables pour un club promu systématiquement dans le haut du tableau de son championnat. Mais avec Alain Bédu, Bruno Devos s'entend finalement bien. Jusqu'au doublé des deux années suivantes. Ensemble, ils ont mené le LUSC au sommet.

L'année 1996 restera donc dans l'histoire du LUSC comme celle des exploits et de ce qui va inévitablement avec, les questionnements. Des incompréhensions aussi peut-être. Mais à ce niveau, la balle était autant dans le camp des joueurs que dans celui des dirigeants. Nous le verrons, certains vont partir jouer ailleurs. A Santes, à l'OSML, à l'AS Lompret. Certains le veulent. D'autres non. Les plafonds ont été littéralement craqués, les joueurs veulent de

nouvelles sensations. La décision ne s'est pas prise dans un bureau mais sur le terrain. Les joueurs choisissent la 3F. Bernard Muylaert annonce son retrait. C'est Bruno Devos qui va devoir les emmener vers ce nouveau challenge. Pour la nouvelle saison, il prépare une équipe première en 3F et il garde pour le LUSC une équipe B en UFOLEP. Celui qui était jusque là vice-président du club devient président à l'été 1996. Pas le temps de chômer. Ce qui compte, ce sont les licences nouvelles à faire et la paperasserie à éplucher.

Dans ce nouveau championnat, le LUSC se balade. La première année, les joueurs mettent 137 buts et aplatissent d'un 22 à 0 une équipe de Beaucamps-Ligny effondrée. Du jamais vu. Une preuve par l'absurde des qualités du club. Pas étonnant que les nouveaux venus finissent premier du championnat, en se payant le luxe

d'obtenir le challenge du fair-play sur toutes les divisions, de quoi faire pâlir l'ensemble des clubs des villes voisines. Mais le pli est rapidement pris. Le LUSC est en 3F pour marquer des buts et poursuivre sur sa lancée. « Je les ai tellement embêtés » s'arrête un instant Bruno Devos qui se livre à un exercice d'introspection : « Ils ont appris à me connaître ». L'homme est intègre. Il connaît le règlement sur le bout des doigts. Il sait faire usage de cette connaissance pour régler ses comptes à l'adversaire. Il ne se laisse pas faire. Un état d'esprit qui colle avec la philosophie du club.

La plupart des jeunes sont restés comme les fils Lapôtre qui auraient du, selon lui, « partir plus vite au LOSC ». Mais ce sont aussi les Degranhamps, Bouyagui et Masse qui continuent de faire la fierté du LUSC. Même si elle a été entamée par des championnats

difficiles. Pas du point de vue des joueurs. Mais en 3F, l'esprit de compétition est plus fort. Les scores font vite la renommée d'une ville. Certains n'hésitent pas à payer les recrutements. En fait, même si le LUSC monte tous les ans, chez Bruno Devos, la lassitude gagne du terrain. L'investissement est lourd. Des menaces verbales et physiques sont à l'origine de cet état de fatigue générale. Il se souvient des bagarres et des insultes sur les terrains adverses qu'il ne pouvait cautionner. Pour lui, les symptômes d'un sport à la dérive sont réunis. Preuve que le moral est en berne, il est fréquent que les joueurs ne viennent plus au match, obligeant le staff technique à appeler en renfort les vétérans. Un drame pour ceux qui avaient atteint les cimes d'une compétition UFOLEP.

L'esprit de camaraderie de ce championnat particulier a disparu. Les joueurs et les dirigeants

sont les premiers à le regretter. A partir de là, tout aurait pu arrêter. Bruno Devos va tout stopper en 2001. Pour tourner la page. Ne pas se retourner, laisser le club à Fernane Khaled, un ancien joueur, actif, qu'il retrouve aujourd'hui à la pêche. Entré à vingt-cinq ans au LUSC en 1985, Bruno Devos l'a quitté à quarante et un ans. Son jubilé, il l'a fêté un 4 avril 1994, sur le terrain Charles Gide, à deux encablures des souvenirs de jeunesse. Là où il avait joué dans les buts avec le FC MIN puis avant-centre avec le LUSC. Là où il avait fini par jouer avec les jeunes qu'il avait encadrés comme les fils Lapôtre et Bouyagui. Là où il a passé tellement de temps avec cette bande de dirigeants qu'il n'oublie pas et à qui il rend hommage. Autant de petites chevilles comme lui mais tellement ouvrières : Manuel Pereira déjà cité, Didier et Alain Obin, un binôme d'entraîneurs exemplaires, Didier Hardeman, joueur et entraîneur comme lui,

Patrick Verfaillie, aujourd'hui décédé et qui s'occupa des séniors A en UFOLEP et 3F, Jacques Ansart et Pascal Hamraoui.

Alain Bédu, qui fut son prédécesseur comme entraîneur et quasiment son successeur comme président, gagne lui aussi à être connu. Son histoire avec le LUSC est sinusoïdale et peut être résumée par une formule qu'il livre lui-même : « Je suis là sans être là. Je ne suis plus souvent là mais toujours là de cœur ». Nous ajoutons jusqu'au jour où il sera là. Car ce n'est pas par caprice qu'il s'éclipse mais pour suivre ses garçons. Il se contente d'être papa. Ses deux garçons ont commencé à Lomme mais continué ailleurs. Pour progresser. Le plus vieux a commencé à taper dans le ballon sur le stade Jules Guesde, qui n'existe plus. Le dernier joue aujourd'hui à l'IRIS-Club de Lambersart après avoir fréquenté les débutants poussins du LUSC,

tout en continuant à être suivi par le LOSC et le RC Lens. A cinquante-quatre ans, Alain Bédu a le foot dans les jambes. Et cela ne date pas d'hier puisque gamin, il jouait à Thélus, dans le Pas de Calais en UFOLEP, secteur Arras-Sud. Quand il vient habiter à Lomme en 1981, il continue d'aller jouer le dimanche dans son département. Jusqu'au jour où il crée une équipe du MIN qui évoluera en...UFOLEP. Sur un terrain qui n'en était pas un, celui des débuts d'un certain club du café de Lomme Bourg, derrière la Maison des Enfants. En 1984, il rencontre l'adjoint Bernard Sename qui a pris la suite de Monsieur Dégrugilliers. Il jouera au MIN jusqu'en 1990, date à laquelle il raccroche les crampons mais pas ceux de manager. Il revient au LUSC en 1994 pour deux saisons, sous la houlette de Bernard Muylaert. Après le doublé, il part à l'OSML, présidé par Jean Pattou. Il repart au LUSC. Revient à l'OSML. Il revient dans la

période la plus difficile du LUSC en 2002. Date à laquelle tout aurait pu arrêter. Il est président du LUSC quelques années avant de former le président actuel. Passage de témoin réussi.

C'est un peu sinueux direz-vous ? Nous allons montrer ici que non. Que le type est droit. C'est d'ailleurs lui qui était sur le long de la main courante ce 8 mai 2008, lucide sur les joueurs et l'environnement. C'est lui qui parle de l'image que l'on donne sur le terrain et au delà. Tout ce qui se dit ou s'entend rejaillit sur l'image de marque du club. Et il sait qu'il reste du travail à faire. D'ailleurs, le match terminé, Christophe Demuyter l'a appelé. Cette année, pour l'équipe première, la rivalité est grande pour la montée. Entre le LUSC et Illies. Les deux équipes devraient se retrouver en première division du district Flandre. Alain Bédu est là. Il pense que le fait de se pencher sur le club et son

environnement est important, un ouvrage à remettre sans cesse sur le métier des liens à tisser dans le Marais. Il mesure aussi ce que le club est devenu. Un petit club de quartier qui évolue dans un district dans une fédération phare qui participe à la Coupe de France. L'esprit de compétition, de quoi ébranler un club. Mais pas de quoi remettre en cause les fondamentaux. En tous cas, lui, il veille. Il n'a plus de responsabilités officielles, rien que des officieuses. « Par moments, ça me brûle de revenir » ajoute celui qui a longtemps évolué entre Lens et Arras et qui a fait de la devise lensoise sa propre devise : « Lommois un jour, Lommois toujours ! ».

Quand il s'écarte du club, c'est pour suivre ses gamins à lui et aussi respirer, tester de nouvelles méthodes. Manager à l'OSML, en tête, il a un projet sportif global. Il n'arrive pas à le mettre en pratique, il revient au LUSC. Il se dit

qu'avec les moyens des autres clubs, le LUSC pourrait faire de grandes choses. Plus grandes encore que celles qui consistent à former des équipes de jeunes.

Pour lui, ce qui compte c'est l'esprit sportif. Faire vivre un quartier. Au LUSC, il a pu le mettre en pratique à deux reprises. Il a tout donné, c'est à dire le meilleur de lui-même. Il a ainsi été le premier entraîneur à avoir fait le doublé coupe/championnat. C'est la belle aventure avec celui qui l'a appelé un jour de 1994, en lui disant directement : « J'ai besoin d'un entraîneur chiant car c'est avec les chiants qu'on y arrive ! ». Entre eux, le courant passe bien. Le feeling est bon comme on dit aujourd'hui. « Ca pétillait » dit même Alain Bédu. Finalement au LUSC, les bonnes personnes arrivent au bon moment, celui où l'on a besoin d'elles. Le nouveau manager s'est laissé séduire par cet homme intéressant,

érudit, au contact duquel il a appris plein de choses. « Bernard Muylaert, c'est mon père spirituel » confie t-il, en ajoutant : « C'était le seul conseiller municipal qui tenait tête à Arthur Notebart ». A l'époque, il a réussi à faire un amalgame avec une équipe de joueurs qu'il qualifie d'exceptionnelle. C'était des gamins du quartier qui ont grandi ensemble. « Au delà des qualités de football, c'était un groupe du cru » argumente t-il en les citant, les uns après les autres : William Bouyagui, les deux fils Lapôte, Philippe Masse, Florimond Detré, Jimmy Ranson, David Degrandchamps, etc.

Alain Bédu a parfois baissé les bras devant, selon lui « l'inégalité de traitement » en faveur des trois clubs de la ville. « Aujourd'hui, il y a une nette embellie » reconnaît-il avant d'ajouter : « Mon successeur obtient enfin des choses pour lesquelles je me suis battu et je

m'en réjouis. Même s'il reste encore beaucoup à faire... ». Au cours de son mandat, il s'est montré intéressé par le projet sportif de réunion des clubs lommois pour former des jeunes notamment. Monter un beau projet sportif, c'est ce dont il rêve secrètement. Pour reproduire sans cesse le modèle footballistique dont il a hérité. Il a débuté au village, à côté de Vimy. Plus tard, il a joué en ligue Nord-Pas de Calais. Mais ses débuts, nous l'avons souligné, c'était en UFOLEP. Et il raconte que beaucoup de villages fonctionnaient avec ce « championnat rural ». Histoire de sélectionner des jeunes. En arrivant au LUSC, il retrouve le même état d'esprit. On revient toujours à ses premières amours. Un peu par hasard. Car lui habitait Lomme mais continuait à jouer dans le Pas de Calais avec l'équipe de Neuville St Vaast. « Mes plus belles années » lâche t-il expliquant qu'il y avait un bon niveau de football, un climat familial et des

dirigeants impliqués dans la formation des jeunes. On retrouve l'ensemble des ingrédients qui ont fait la réussite du LUSC jusqu'à nos jours.

A Neuville St Vaast, ses camarades lui ont fait « son » jubilé en 1986 contre les anciens du RC Lens. Avec un match de jeunes en levée de rideau. Une belle fête et plein de souvenirs qui remontent à la surface. Cela lui fait penser qu'il serait temps de faire le jubilé de Boussad Guerfi, une figure sinon la figure emblématique du LUSC. « Il n'a fait que le LUSC. Il symbolise parfaitement les valeurs du club : fidélité et exemplarité ». Parenthèse refermée ici mais à rouvrir un jour. Sur ces années là, il dit pouvoir écrire un livre. Et d'anecdotes, il ne manque pas comme celle-ci. Dans le village de Neuville St Vaast, c'est une estafette bleu marine qui servait de corbillard pour les enterrements. Lui s'était mis d'accord avec le maire pour la récupérer

pour les déplacements des équipes de jeunes. Dans les années 75/80, Alain Bédu allait chercher les gamins avec le corbillard municipal ! On comprend pourquoi et surtout comment, à l'aune de cette illustration, il était devenu un véritable personnage. Le jubilé était amplement justifié.

Le LUSC est venu le chercher une deuxième fois, en 2002. C'est Eddy Boukhallout qui est venu le voir, connaissant à la fois sa passion pour le ballon rond et son esprit de camaraderie sportive. Il ne veut pas laisser tomber le club. Il s'est laissé tenter mais il a voulu faire le point avant d'embarquer. Avec Christophe Demuyter qu'il prend avec lui dans la cale. Il prend ainsi la succession de Fernane Khaled et monte son projet d'école du sport. Tout est à reconstruire. Des équipes, il faut en remettre sur pied. Il sera président mais multi-

casquettes tant le travail ne manque pas. Il préside non pas pour le titre mais pour donner un cap au club. Il prend des nouvelles initiatives comme celle d'organiser à Lomme des formations pour les initiateurs 1 avec un conseiller technique de la fédération, Ali Hellal. Un petit club accueillait sur ses terres les clubs plus prestigieux des communes voisines. Un beau challenge pour celui qui s'est fait fort de former des éducateurs. Et au passage de regretter que cette ambition, peu de dirigeants s'attachent à la valoriser. Pourtant c'est essentiel. L'école de foot a été une étape dans la reconquête du quartier. « On a passé des papiers dans toutes les boites du quartier » se souvient-il. Et la récolte fut au delà de ses espérances. Beaucoup de jeunes, à partir de cinq ans, sont ainsi arrivés au LUSC.

Pour lui, les choses sont claires. On forme ici des hommes et des citoyens. L'aspect scolaire reste prioritaire. De même que si l'on juge qu'un gamin peut évoluer ailleurs, on ne doit pas hésiter. Sa conception à lui, ce de ne pas d'embrigader les jeunes mais de les mettre en situation de développer tout leur potentiel. Un joueur qui débute au LUSC et qui termine ailleurs, c'est aussi une réussite pour le club.

Si Bernard Muylaert avait été déçu qu'il quitte le LUSC après le doublé, c'est avec un certain bonheur qu'il l'a vu reprendre du service en 2002. Sur le passage en 3F, Alain Bédu est plus pragmatique que son mentor. Pour lui, c'était un passage obligé, une décision logique. Celle qu'a prise et assumée Bruno Devos. C'est à lui qu'est revenue la charge de ce que nous appelons la transition. Mais force est de constater que l'esprit du club est resté le même.

Sur toutes ces questions et bien d'autres, Alain Bédu est détaché. Il a été président. Un mandat car pour lui les choses étaient simples dès le début : « Un club n'appartient pas au président. Ce qui doit motiver le président c'est de pouvoir transmettre un jour le club ». Belle philosophie. Et d'ajouter : « On sait très bien qu'on est là pour un moment ». Le président doit recréer des instances, évaluer son staff technique, mettre les mains dans le cambouis et mouiller le maillot en permanence.

Avec du recul, il ne regrette rien. Le club est sur de meilleurs rails. Il est là sans être là. Il garde des contacts avec d'autres clubs. Et d'abord celui de l'IRIS-Lambersart où il est délégué de l'équipe de son fils et des quinze ans. Il est content d'avoir pu faire progresser des jeunes comme Thibaut Debock, Yannis Szymanski, Rayane Alkabere, etc. L'avenir du

LUSC, il le voit comme il a commencé. Réaliste, il affirme que le LUSC ne doit pas prétendre à la haute compétition mais constamment penser à transmettre des valeurs éducatives. Et cela, ce n'est pas le « club house » requinqué qui va l'apporter. Cet investissement là, pour lui, c'est justice. Les clubs lommois doivent être soutenus à égalité. Le LUSC fait partie du paysage footballistique de la ville de Lomme. Les dirigeants doivent tout faire pour pérenniser les acquis. « C'est un club de quartier qui a sa raison d'être ». Et Alain Bédu de conclure : « J'espère qu'on parlera encore longtemps du LUSC... ».

Pour Alain Bédu comme pour le fondateur Joseph Lapôtre, pas de doute, la relève est assurée. Pour Bernard Muylaert, depuis 1981, « Momo » est au club, une valeur sûre donc. Une solide assurance aussi. Et ce dernier n'a pas vraiment fixé de date pour son départ, qu'il

n'envisage d'ailleurs pas. Quand on lui pose la question, la réponse tombe dans la seconde : « Je n'arrêterai jamais ! ». Toute sa famille a aujourd'hui un rôle dans le club, à la manière de des familles Lapôtre et Devos hier. En fait, le phénomène a pris de l'ampleur car si la femme de Momo fait bien aujourd'hui la lessive comme hier la femme de Jojo et celle de Bruno, le fils lui est entraîneur des quinze ans. Jusque là, rien de surprenant. Mais la fille est également entraîneuse des poussins, le beau-frère entraîneur des débutants, la belle-sœur à la buvette. Et Christophe Demuyter d'ajouter, comme si c'était essentiel à ses yeux, « que tous sont diplômés ».

Il a transmis son amour du football, lui qui a été à tour de rôle, joueur, entraîneur et manager. En 1981, il n'a que quinze ans mais il obtient une dérogation pour jouer avec l'équipe senior. Il va

jouer cinq années puis il va devenir entraîneur de l'équipe B. Jusqu'à son mariage en somme, date à laquelle il s'accorde une année sabbatique. Histoire de ne pas consommer que du foot. Histoire de se reposer aussi. Histoire de réfléchir encore. Car derrière la tête, Momo a toujours une idée. On dit souvent que le sport est une belle école de la vie mais au LUSC, c'est une devise. Ici, on veut s'occuper des jeunes. Momo c'est son credo. Dans le quartier, il ne s'agit pas seulement de faire faire le tour du stade à des jeunes, le sifflet à la bouche. Ici, il faut faire du social, écouter, rencontrer les parents. Ne pas pouvoir payer une licence ne doit pas devenir un frein. On trouve des solutions. « Je leur donne des facilités » confesse t-il timidement. Au LUSC, on a aussi comme devise le respect de soi-même et des autres. Lui qui a joué dans sa jeunesse à l'OSML, le voisin, pense fondamentalement qu'un club de football est fait pour aider les

jeunes à progresser. Dans les débuts du LUSC, il y avait bien des jeunes dans le quartier mais pas d'équipes de jeunes. Histoire de se lancer. Très vite, le règlement l'a imposé. On a rassemblé les fils des joueurs, les Lapôtre, les Pouillier, les Sgard. Tous les anciens des années quatre-vingt ont joué plus tard dans l'équipe C. Camille, Philippe Masse, Gilles, les frères Voyer, Boussad Guerfi, la famille Devos. Tous les noms se bousculent dans sa tête. Mais c'est qu'ils en ont vu passer des jeunes, des familles. En somme, les dirigeants sont restés fidèles à l'enseignement initial : une bonne dose d'entraînement, une volonté de fer associée à une volonté de faire. On alterne les entraîneurs, on cherche de bons dirigeants.

On ne se rend pas toujours compte de l'investissement que cela demande. Du temps, certes. Réunion chaque semaine pour faire le

point sur la semaine passée et sur celle qui arrive. On fait le point sur les matchs. Parfois les entraîneurs deviennent de bons dirigeants mais il n'y a pas de règle en la matière. Diriger a ses exigences. « Si on veut monter, on s'en donne les moyens » déclare celui qui préside le LUSC aujourd'hui. Et il ne lésine pas sur les moyens. Quand il peut, il va voir les équipes adverses évoluer. On le reconnaît mais ce n'est pas grave. On le salue. Dans le football, on se respecte entre dirigeants.

Le LUSC connaît un tournant dans les années 1995/1996. Nous l'avons vu, le club gravit tous les échelons. Momo, lui, ne voulait pas connaître la troisième division, redémarrer à l'échelle la plus basse. Les joueurs qui avaient connu la gloire ont tourné le dos à l'UFOLEP, direction la 3F. Entre deux, le club a recruté des jeunes. Chez les seniors, on a mis du temps à

gravir les échelons de cette nouvelle échelle du championnat. Ce n'est que cette année que le club devrait mettre un pied en première division, après avoir battu La Bassée et Boschoepe à domicile. Le grand match a eu lieu à Illies. A la maison. Un but partout. Pour le LUSC, l'égalisation, ce fut dans les dernières minutes du match. Un certain 8 Mai 2008.

Des idées, pour l'avenir, il n'en manque pas. Il voulait des plus grands vestiaires. L'opération est rendue possible aujourd'hui par la construction, avec l'aide de la municipalité, d'un club house de soixante dix-mètres carrés à côté des locaux actuels. Histoire de pouvoir accueillir dignement les invités du club. L'inauguration officielle est programmée pour septembre 2008. Histoire aussi de mettre en valeur l'ensemble des trophées du LUSC. Alors qu'ils trônent fièrement sur une vieille étagère dans les hauteurs d'une

modeste buvette, ils attendent d'être dépoussiérés. Ils sont, avec les photos des équipes successives, les empreintes des succès du LUSC. Les plus jeunes les regardent avec émerveillement. Les plus grands avec gourmandise. Les victoires d'hier appellent des victoires pour demain. Ainsi va le LUSC.

C'est la raison pour laquelle, dans ce club du bout du Marais, on préserve le stade. On voudrait bien faire un petit synthétique à côté pour l'entraînement des petits. Mais ici, le terrain c'est sacré. Pas question de jouer et l'endommager. Momo sait parfois dire non pour un match. Le club, depuis ses débuts, est modeste. Entendons-nous, la récolte financière est une lutte mais pas une fin en soi. Au LUSC, on a donc appris à gérer la rareté. Rareté des subventions, rareté des investissements. On sait que tout finit par arriver à qui sait attendre.

Certes, les dirigeants s'impatientent. Mais le LUSC a pour lui l'essentiel, son stade et ses joueurs. Deux valeurs sûres.

Ce qui compte ici, et peut-être plus qu'ailleurs, c'est de préserver le club et l'état d'esprit qui va avec. Ici, on veut bien se rapprocher des autres clubs Lommois avec l'objectif affiché de mettre en avant les jeunes talents. Cette année, les quinze ans sont à une division de la ligue. Grosse interrogation dans le club. Faut-il suivre ? « On a pas de gros moyens » confesse quand même, Christophe Demuyter, le président en exercice, avant d'ajouter : « On est qu'un petit club de quartier ».

Les enjeux aujourd'hui sont plus que jamais clairement dans l'organisation. Plus solide chez soi, plus ouvert avec les autres, telle pourrait être le nouveau leitmotiv de celui qui croit dans

l'avenir de son club. Ouvert mais ferme. Finalement, ils ont résisté à tous les assauts des équipes adverses. Leur club, les dirigeants actuels, ils savent qu'ils doivent le défendre. Peut-être aujourd'hui plus qu'hier. Parce que la concurrence est rude entre les clubs. Parce que résister demande des moyens humains mais aussi financiers. Mais les idées ne manquent pas. Ici, on est indépendant mais on se veut aussi complémentaire des opérations municipales. Le dialogue existe. On en prend et on en laisse. Le LUSC sait porter ses propres animations. Ses jeunes, il les connaît. Le vice-président actuel, Hamid Boufarnana, est agent social. Il est un relais de la ville dans le quartier. Le foot, il le pratique au club depuis quinze ans. Assez pour vouloir continuer l'aventure dans toutes ses dimensions. Ici, avec le sport, on socialise, on rapproche, on crée des liens avant de fabriquer des hommes.

C'est dans les années 2000 que Momo revient au Club. Il n'en était jamais vraiment parti. Parfois s'éloigner un peu a du bon. On voit de plus loin ce que l'on ne voyait plus de trop près. Il y a eu la grosse déception de la coupe Defrenne, avec cette défaite 3 à 1 contre Tourcoing, lors de la saison 2002/2003. Il y a eu ce creux après le doublé. Il se souvient : « Des joueurs sont partis mais le défi était relevé ». Quand il gagne en équipe la coupe Gauthier, à Tours contre Lompret, et ce, grâce à deux buts de Jean-François Bouchart, l'AS Lompret le recrute dans le quart d'heure qui suit le match, pour une année. Lompret termine avec lui, champion de la saison 1996/1997, en excellence UFOLEP. Le rêve qui avait été possible avec le LUSC les deux saisons précédentes, Momo avait quelque part tenu à le prolonger avec d'autres. Avec Bouchart, le buteur, que Momo avait embarqué dans son sac de sport. C'est à cette

époque que Bruno Devos propose la transition de l'UFOLEP vers la 3F. Quand Momo revient en 2000, c'est pour relancer les jeunes. « Faire des jeunes débutants », un leitmotiv, dans la bouche de celui qui a vu passer le club des jeunes de huit à deux cent en quelques mois. 2002, c'est l'année où Alain Bedu prend la présidence. Momo, lui, chapeaute les entraîneurs. Une sorte de directeur technique. Le titre importe peu. C'est la qualité du travail qui compte. Les chaussettes des jeunes joueurs sont montées mais les manches des dirigeants sont retroussées. Plus que jamais. Le choix des entraîneurs est capital. Au LUSC, on fait attention à tout, à commencer par les détails. Choisir un entraîneur n'en est pas un. Loin de là.

La vie du club est finalement faite de hauts et de bas. Quand il prend la présidence en 2005, Christophe Demuyter, voit le club monter. Sa

conviction est solide : « Nous étions soudés. On avait pris les bons entraîneurs ». Avec du recul, il pense qu'il faut préserver l'esprit de camaraderie qui a tant fait pour la renommée du LUSC. Parfois, de l'extérieur, on trouve des plus forts. Mais c'est un peu l'esprit du club qui y perd. De cela, il est convaincu. Des amendes infligées par le district pour des cartons à la pelle, il ne veut plus. Ce n'est pas bon pour le club. Ici, on veut rester fiers du ballon que l'on porte à deux mains. On veut être fiers des couleurs de la solidarité lommoise. Quand il y a des ombrages dans le ciel du club, on revient aux valeurs fondatrices. « En seniors, on va redémarrer avec des jeunes de dix neuf ans, avec des gens qui ont du métier ». Pour la saison 2006/2007, on a incorporé des joueurs qui étaient partis en régional. D'excellents joueurs comme Emmanuel Boufarnana, trente-trois ans, le frère de Hamid, capitaine de l'équipe et vice-président en

exercice ou comme Franck Morel. Ils veulent aider le club.

Voilà le LUSC revenu sur de bons rails. L'esprit des précurseurs est sauf. Mais Momo est là depuis 1981. Certes, il a pris du champ après son mariage. Il a aussi joué en corpo avec Vanhove, l'entreprise du quartier où il a travaillé neuf années. Mais il en est convaincu, il n'arrêtera pas. Parce que c'est son copain Alain Bedu qui lui a appris à perfectionner son jeu mais plus encore à diriger un club. C'est à dire prendre et tenir ses engagements. Alain Bedu a su lui transmettre en somme le sens de l'organisation et de la gestion du club. Il n'attrape pas la grosse tête même s'il sait que les enjeux sont là. Comme ce 8 mai. « C'est une bonne date » lâche-t-il, sûr de son LUSC. Il faut équilibrer un budget, gérer des équipes, recruter des entraîneurs. C'est sur le terrain qu'il faut se battre. Pas

ailleurs. De cela, il est convaincu. Il n'a pas vraiment de temps à perdre avec les beaux parleurs. Il veut du concret comme ces moments festifs qu'il veut organiser pour préserver la convivialité à l'intérieur du LUSC. Mais aussi à l'extérieur. Le terrain est à quelques dizaines de mètres des habitations. Ici, les enfants viennent en sécurité. Momo veut aussi se battre pour faire évoluer ses jeunes. Quitte à faire partir des éléments brillants comme Derek qu'il a détecté. A l'époque, il n'avait pas neuf ans. « On voyait le talent du jeune » explique t-il. Il a discuté avec ses parents. Il a fait un stage au LOSC. A quinze ans, tous les espoirs sont permis. Comme pour Saïd, quinze ans qui est parti à l'Iris Club Lambersart. Ou comme Marco. Christophe voit clair : « Nous on joue en niveau deux et trois. Lui il va jouer en élite ». Il le pense sincèrement. Le LUSC est là pour faire évoluer les jeunes du quartier de la meilleure manière qui soit. Et il sait

qu'il n'y a pas beaucoup d'endroit où l'on pratique cette philosophie. Mais ce n'est pas grave. Ici, on ne travaille pas pour sa seule gloire personnelle mais pour la petite gloire du LUSC. Une gloire qui ne s'étale pas vraiment sinon qu'à travers une certaine fierté d'appartenir à un club qui a traversé les tempêtes et qui vient de fêter ses trente ans. Bon anniversaire le LUSC !

« Le parfait footballeur doit à tout instant de la partie, être prêt à recevoir le ballon, à le passer, à courir, à se décider, à se taire et à obéir. Comptez, je vous prie, sans parler des qualités physiques, comptez combien de qualités morales sont ainsi mises à contribution : l'initiative, la persévérance, le jugement, le courage, la possession de soi-même, et avouez que le jeune homme devant le quel un tel programme est placé, a de quoi faire dans la voie des perfectionnements... L'instruction se refait, mais le caractère ne se refait pas ».

Pierre de Coubertin

Rénovateur de l'Olympisme
Paris le 15 Mai 1882

www.tracines.fr

